

Lacan Quotidien



Milliards et malaise de la psychiatrie au pays de Trump par Marcelo Veras



Que peut-on attendre du changement intervenu à la direction du National Institute of Mental Health (NIMH), soit dans les plus hautes sphères de la psychiatrie américaine ?

Durant treize années, cet institut a été dirigé par le célèbre docteur Thomas Insel. Ce psychiatre et neuroscientifique américain avait gagné en notoriété internationale alors même que la très attendue édition du DSM, organisée par l'Association de Psychiatrie Américaine (APA), n'avait pas été contresignée lors de sa publication par le NIMH. Le DSM-5 a été l'objet de grandes polémiques et résistances, surtout lorsqu'a été découvert le lien existant entre les psychiatres responsables de l'élaboration de ce manuel et l'industrie pharmaceutique. Lorsque le NIMH a désavoué le DSM-5, nombreux ont été ceux qui l'ont soutenu, tant était grande la crainte de la publication d'un manuel qui, présentant un excès d'items correspondant à des « troubles », aurait augmenté le périmètre des pathologies mentales. Cependant, comme l'a bien observé Éric Laurent juste après l'annonce du NIMH, il n'y avait pas grand-chose à célébrer, puisque la

critique de Th. Insel consistait précisément à dire que la démarche du DSM-5 n'était pas assez « scientifique », laissant entrevoir que l'avenir de la psychiatrie coïnciderait avec sa disparition dans l'océan des recherches en neurosciences¹.

Les recherches translationnelles



En effet, la gestion Insel a priorisé les neurosciences en réduisant progressivement le budget de la recherche clinique. Après tout, malgré toutes les critiques faites au DSM, celui-ci restait encore un outil connecté à l'expérience clinique des professionnels qui recevaient des patients quotidiennement. À partir de 2010, le NIMH a adopté un nouveau critère pour la prise en charge des recherches, ledit RDoC (Research Domain Criteria), qui associait toute demande de financement à la recherche translationnelle.

Qu'est-ce que la recherche translationnelle ? Il s'agit d'une tendance mondiale en expansion dans le champ des recherches médicales et qui entend accélérer le transfert de résultats de la recherche fondamentale à la recherche clinique au profit de la communauté. Sur le fond, l'idée semble assez bonne puisqu'elle vise à réduire le hiatus existant entre science pure et pratique clinique. Dans le cas de la psychiatrie, les recherches translationnelles incluent toujours, dans un même projet d'étude, aussi bien les gènes, les molécules produites, les cellules et les circuits cérébraux que le comportement et les résultats cliniques obtenus.

Cependant, la croyance selon laquelle l'avenir de la psychiatrie se trouve dans le cerveau est si consolidée que les demandes de fonds pour des recherches purement cliniques sont systématiquement refusées dans le nouveau cadre du RDoC. L'argument du NIMH est qu'il manquerait aux propositions cliniques une « neurosignature », une sorte de sceau de qualité qui signifierait, pour chaque projet reçu, des procédés qui soient liés aux principes des neurosciences. Actuellement 10% à peine du faramineux budget du NIMH sont dédiés aux travaux purement cliniques².

Médicaments pour tous



Qui s'intéresse alors aux essais cliniques ? On constate que la place laissée vacante a été largement occupée par l'industrie pharmaceutique. Alors que les neuroscientifiques se consacrent aux recherches translationnelles, la clinique psychiatrique, plutôt en position d'avant-garde, est orientée de plus en plus explicitement par des protocoles douteux qui ont poussé la consommation de médicaments à des niveaux inédits.

Parmi les projets les plus controversés se trouve le Practice Support Program for Child and Youth Mental Health (PSP-CYMH), coordonné par le docteur Stan Kutcher. Il s'agit d'un programme visant à identifier des pathologies psychiatriques chez des jeunes en âge scolaire. Il a gagné en force du fait des répercussions médiatiques de quelques crimes et suicides commis par des adolescents à l'intérieur de leur école. Il permet à des médecins généralistes, rémunérés spécifiquement pour cela et formés à cette fin, d'identifier

précocement de possibles troubles psychiatriques chez ces jeunes gens. Ainsi, à l'occasion de consultations routinières pour vaccination ou autre *checkup* annuel, on leur fait remplir un questionnaire visant à identifier de possibles situations de dépression, d'anxiété ou d'autres symptômes psychiatriques.

On a constaté qu'après utilisation de ce questionnaire le nombre de jeunes diagnostiqués et traités par médicament progressait dans des proportions très supérieures à « la norme ». L'une des méthodes les plus préoccupantes d'identification de troubles d'anxiété chez les jeunes porte le nom ambigu de SCARED, Screen for Child Anxiety Related Disorders³. Alors qu'une majorité des données détenues indiquait un niveau d'environ 10% de jeunes gens présentant des troubles d'anxiété, le SCARED aboutit au triple de jeunes diagnostiqués et traités⁴. Le questionnaire élaboré par le Dr Kutcher est désormais mis en cause de divers côtés : il pousserait les médecins généralistes à insister sur la prescription de fluoxétine pour des jeunes gens qui ne présentent aucune pathologie réelle, mais de simples problèmes du quotidien liés à des situations scolaires parfois difficiles.

Il est aussi curieux de constater que le programme ne promeut ni l'écoute ni les thérapies non médicalisées, en privilégiant uniquement la prescription, ce qui lui vaut d'être qualifié de façon ironique « Programme de promotion de drogues » au lieu de Programme d'éducation médicale.

Dans une telle ambiance, comment aller à la rencontre du sujet de la souffrance psychique ? Le pays est divisé. Il y a, d'une part, ceux qui misent des millions de dollars sur l'éclaircissement biologique précis des maladies psychiatriques, pariant sur les recherches dont les résultats, quels qu'ils soient, mettraient des années avant de produire un sens pratique clinique ; d'autre part, ceux qui développent leur pratique clinique dans un milieu fortement influencé par « les charmes et sirènes » de l'industrie pharmaceutique⁵.

Les divagations peuvent aller très loin. Une expérimentation récente⁶ permettant soi-disant à des adultes d'acquérir l'oreille absolue⁷ – faculté généralement acquise durant les premières années de vie – émet l'hypothèse selon laquelle il serait possible de récupérer la plasticité neuronale de l'enfance. À partir de ces données, quelques chercheurs imaginent déjà une intervention beaucoup plus osée qui consisterait à effacer les traumatismes infantiles afin de permettre au sujet un nouveau point de départ relatif à sa propre histoire⁸. Ce serait ignorer complètement que nos traumatismes, tout comme les symptômes qui en découlent, sont constitutifs de notre existence même.

Des milliards pour la forclusion du sujet



« Les avancées scientifiques de la génétique humaine sont en train de remodeler notre façon de concevoir plusieurs maladies mentales, y compris la schizophrénie. Nous en savons déjà infiniment plus sur les changements de l'ADN [...]. Le prochain pas critique à faire va consister à apprendre comment produire la maladie »⁹ : cet étonnant propos du docteur Pamela Sklar, publié récemment dans la revue *Cell*, l'une des plus prestigieuses revues scientifiques du monde, présente les attentes de six grands chercheurs du champ des maladies psychiatriques. Les auteurs sont dans l'ensemble plutôt optimistes et

demandent encore plus d'argent pour continuer à développer leurs recherches : « Nous devons déclarer la guerre aux maladies mentales, qui affectent la vie d'une personne sur quatre, et prioriser le financement de recherches neurobiologiques innovatrices pour améliorer la prévention, le diagnostic, l'intervention précoce et le traitement »¹⁰.

Il n'est pas certain que le budget annuel de 1,5 milliard de dollars du NIMH connaisse une destinée bien différente sous l'égide de son nouveau directeur. Joshua Gordon occupe ce poste après avoir acquis une large expérience en qualité de professeur au Columbia University Medical Center, où il est encore responsable du programme des neurosciences¹¹. Ses recherches, centrées sur l'activité neuronale des souris porteuses de mutations susceptibles d'intéresser le champ des maladies psychiatriques, laissent entrevoir qu'une réconciliation entre l'APA et le NIMH n'est pas à l'horizon. Il s'agit de deux géants. Si le budget du NIMH est gigantesque, l'augmentation de la consommation de médicaments psychiatriques aux États-Unis l'est aussi. Alors qu'en 1987, date à laquelle le Prozac est apparu sur le marché, les Américains consommaient 800 millions de dollars de médicaments psychiatriques, en 2010, ce chiffre a atteint 40 milliards de dollars par an. Le NIMH, très occupé par ses recherches en neurosciences, semblerait n'avoir aucun rôle régulateur sur la consommation abyssale de médicaments prescrits au quotidien de la clinique. Au pays de Trump, les dépenses sont milliardaires des deux côtés. Il n'y a que la clinique du sujet qui reste prolétaire¹².

Ce reste qui résiste à la ségrégation

Dans ce contexte assez inhospitalier, comment la psychanalyse pourrait-elle être entendue ? Comment montrer et faire connaître sur le territoire américain la face peu connue de la psychanalyse appliquée ? Entre gènes et souris, d'une part, et une courbe toujours croissante des ventes de médicaments, de l'autre, peu de voix s'élèvent contre cette bipolarité acharnée consistant à claquemurer la souffrance psychique dans le corps cadavérisé de la science ou rentabilisé par l'industrie pharmaceutique.

Parmi les résistances plus actives, soulignons la forte implication actuelle de l'organisation non gouvernementale MAD In America¹³. Dirigée par le journaliste américain Robert Withaker, auteur du best-seller *Anatomy of an Epidemic*, la MAD est devenue l'une des plus importantes associations contre l'abus et les fourvoiements de la santé mentale américaine. Il faudrait certainement interagir avec ce genre de résistances.

Au cours des dernières décennies, la psychanalyse a engrangé une expérience irremplaçable au sein des hôpitaux, dans des institutions de soin équivalentes et à l'occasion de nombreux projets sociaux. Sa pratique révèle que le malaise contemporain peut avoir une autre destinée que l'engourdissement. Le rêve américain montre son éveil amer. Reste un malaise qui ne pourra être traité par aucune drogue, pas plus que par des promesses génétiques qui frôlent l'eugénisme. La psychanalyse a son mot à dire sur les restes. Leur ségrégation ne saurait être opérée par aucun mur.



- ¹ Cf. Laurent É., “Fin d’une époque”, *Lacan Quotidien*, n°319, 14 mai 2013 <http://www.lacanquotidien.fr/blog/2013/05/lacan-quotidien-n-319-fin-dune-epoque/> & “DSM-5. O fim de uma era”, *Boletim Diretoria na rede – Escola Brasileira de Psicanálise* http://www.ebp.org.br/dr/ebp_deb/ebp_deb001/laurent.html
- ² MARKOWITZ, J. There’s Such a Things as Too Much Neuroscience, *NYT* 14 Oct. 2016. Cf. http://www.nytimes.com/2016/10/15/opinion/theres-such-a-thing-as-too-much-neuroscience.html?emc=edit_tnt_20161014&nliid=67084594&tntemail0=y
- ³ “Sensitivity and Specificity of the Screen for Child Anxiety Related Emotional Disorders (SCARED): A Community-Based Study”, *Child Psychiatry & Human Development*, June 2013, Vol. 44, Issue 3, p. 391-399.
- ⁴ WIPOND, R. The Proactive Search for Mental Illnesses in Children. Cf.: <https://www.madinamerica.com/2014/07/proactive-pursuit/>
- ⁵ Dans son livre *Side Effects*, Alison Bass a fait une incursion exhaustive dans l’univers de l’industrie pharmaceutique.
- ⁶ Gervain J ; Vines, B.W ; Chen, L.M ; Seo, R.J ; Hensch, T.K ; Werker, J.F and Young, A.H (2013) « Valproate reopens critical-period learning of absolute pitch », *Front. Syst. Neurosci.* 7 :102. Doi : 10.3389/fnsys.2013.00102
- ⁷ “L’oreille absolue” est la capacité à former une image acoustique interne de tout ton musical marqué d’un symbole approprié (note, lettre), de façon à pouvoir identifier naturellement n’importe quel ton présenté acoustiquement.
- ⁸ Friedman R., “Return to the Teenage Brain”, *NYT*, 8 octobre 2016. <http://www.nytimes.com/2016/10/09/opinion/return-to-the-teenage-brain.html>
- ⁹ Carlos Zarate, Jonathan Flint, Michael D. Ehlers, Pamela Sklar, Jeffrey Borenstein, Steven E. Hyman, and Guoping Feng, “Developing Effective Treatments for Psychiatric Diseases”, *Cell* 165, 2 juin 2016, 1309.
- ¹⁰ Jeffrey Borenstein, de Brain & Behavior Research Foundation, *ibid*.
- ¹¹ “NIH names Dr. Joshua Gordon director of the National Institute of Mental Health”, 28 juillet 2016. <https://www.nih.gov/news-events/news-releases/nih-names-dr-joshua-gordon-director-national-institute-mental-health>
- ¹² On peut lire, en ce sens, l’article de Richard Friedman, “The Mental Health Crisis in Trump’s America”, *NYT*, 12 décembre 2016.
- ¹³ www.madinamerica.com

Note sur la lutte des classes par Jorge Alemàn



Certains marxistes, lorsqu'ils font référence à la lutte des classes, prétendent par là faire entendre qu'elle est le nom de la position la plus radicale, la plus « à gauche ». Cependant ce syntagme ne mérite-t-il pas d'être interrogé à nouveau ? Ne conviendrait-il pas de le faire depuis notre contemporanéité ? Il serait spécialement pertinent de se poser ces questions à partir la façon dont se conçoivent les véritables antagonismes dans le social.

Quoi qu'il en soit, le concept nécessite une clarification : notre point de départ est qu'il y a toujours en premier lieu, et ceci d'une façon structurale et constitutive, un antagonisme, puis vient l'aspect social, qui s'organise autour de celui-ci. Aucune société qui ait d'abord été harmonieuse, neutre ou qui naisse avec un conflit posé en des termes pré-établis ou quelque anomalie déjà-là à résoudre. Au contraire, à la racine de la façon dont le discours structure le social, il y a toujours une négativité ou une brèche antagonique qui ne peut s'annuler dialectiquement.

Dans le capitalisme, un des antagonismes les plus importants est celui formulé par Marx, celui qui oppose le capital et le revenu du travail. Sans aucun doute, la plus-value est-elle encore aujourd'hui l'un des aspects fondamentaux du capitalisme, mais son appropriation ne se circonscrit plus à la forme du capital-travail. Il existe des millions d'êtres humains qui ne travailleront jamais, des chômeurs structurels, des travailleurs au noir, les nouveaux esclaves, les travailleurs nomades, les clandestins, etc. Dans tous les cas, c'est un fait avéré, l'appropriation de la plus-value, de diverses manières, se réalise ainsi. Peut-on unifier tout ce champ sous le concept de lutte des classes ? Comme si le terme lui-même possédait la qualité métaphysique non seulement de totaliser des éléments absolument hétérogènes, tels ceux cités précédemment, mais aussi de

les mettre en marche, dans une certaine direction de l'histoire qui amènerait le capitalisme à sa fin.

Un véritable matérialiste peut-il continuer à penser ainsi ? Cela ne s'explique que s'il veut à tout prix, qu'on veuille bien le reconnaître ou non, conserver l'illusion spéculaire moderne du progrès de l'histoire. Pour cela, il est nécessaire de doter ce que l'on nomme la lutte des classes d'un pouvoir qui jamais ne se confirme, sauf à ce qu'un antagonisme soit habité par la « part qui n'a pas de part » dans la vie institutionnelle ou sociale et qu'il arrive à prendre la forme d'une organisation collective. Cependant, dans ce cas, la lutte des classes est plus que la simple désignation symbolique et secondaire d'un antagonisme constitutif du social. Au contraire, considérer la lutte des classes comme constituée de fait, et lui attribuer une dynamique immanente et sans médiation politique aucune, qui soit capable de déconstruire le capitalisme dans son fonctionnement hyperconnecté et homogène, est une erreur théorique et politique.

C'est pourquoi il est très important, dans la perspective – d'où qu'elle provienne – d'une tentative de rénovation du marxisme ou du matérialisme émancipateur, d'établir qu'il n'existe pas de relation « nécessaire » entre l'exploitation (incluant les différents modes de prélèvement de la plus-value) et l'émergence d'un sujet historique, qui ouvre la voie à une sortie du capitalisme. Ce n'est pas qu'il n'en existe pas actuellement, c'est qu'en réalité un tel processus n'a jamais existé. Un matérialisme émancipateur devrait admettre qu'il n'existe pas de relation de complémentarité entre l'exploitation, que la forme marchande impose toujours, et les êtres soumis à celle-ci.

La lutte des classes dans sa version essentialiste a contribué à consolider ce fantasme de complémentarité et de réciprocité qui assure qu'entre les exploitants et les exploités il existe une relation « dialectique » qui, d'une manière ou d'une autre, se verra dépassée. La relation entre le Capital et les « existences sexuées, mortelles et parlantes » n'existe pas, en ce sens qu'elle accomplit seulement la fonction de reproduire de façon illimitée le Un du capital.

C'est seulement en construisant un supplément politique qui déconnecte les relations induites par le marché que peut surgir le désir de ne pas continuer à être exploité et de donner une inscription symbolique à ce désir. En somme, il ne suffit pas d'être exploité, il faut pouvoir désirer ne plus l'être et cela n'est garanti par aucun automatisme historique. Ce désir ne surgit d'aucune dynamique interne au capitalisme, d'aucune relation dialectique de la lutte des classes. Il surgit du sujet, parce que lui-même, depuis sa première inscription symbolique, est constitué sur le mode antagonique. Ce sujet qui surgit est toujours fracturé, en manque, parce qu'il est constitué par le langage qui, pour autant, ne le nomme jamais « tout ».

C'est dans ce « un par un » du sujet, irréductible à quelque détermination qui prétende l'épuiser par une définition concluante, que peut surgir la volonté collective de vouloir autre chose que ce que le pouvoir du capital propose pour sa vie.

De « la brûlure intérieure » à l'écriture : le pas de Ta-Nehisi Coates par Marie-Christine Baillehache



Avec *Une colère noire. Lettre à mon fils*¹, Ta-Nehisi Coates s'appuie sur les écrits littéraires et politiques qui, de James Baldwin à Frantz Fanon, l'ont précédé pour interpréter de façon singulière la haine raciste sur laquelle s'est bâtie l'Amérique démocratique. Le succès international et les prix *Hillman Prize* en 2012 et *Georges Polk Award* en 2014 témoignent que cet écrivain noir américain sait puiser dans la culture noire pour dire le réel de la haine raciste auquel chaque noir américain a à faire. Comme le souligne Alain Mabankou dans sa préface, c'est en donnant à son écriture « une acuité et une justesse singulières » qu'il redonne toute sa modernité aux « grands principes civiques que notre époque semble de plus en plus gommer »².

Son acuité nouvelle, T.-N. Coates l'ancre dans la peur de « perdre son corps »³. Cette peur de voir son corps libidinal détruit par la haine raciste du « rêve blanc », chaque noir américain en fait l'expérience viscérale et angoissante. Il sait que son corps est en danger permanent : « Être noir, dans le Baltimore de ma jeunesse, c'était comme être nu face aux éléments – face aux armes à feu, face aux coups de poing, aux couteaux, au crack, au viol et à la maladie. Cette nudité n'a rien d'une erreur, rien de pathologique. Elle n'est que le résultat logique et volontaire d'une politique, la conséquence prévisible de ces siècles passés à vivre dans la peur. [Cette peur] n'est que le prolongement de cette agression physique »⁴. Chaque noir, mais au-delà chaque homme, dont le corps est réduit à un objet destructible est « en guerre pour la possession de son corps, et cette guerre [est] celle de toute une vie »⁵. T.-N. Coates soutient que dans cette guerre, le devoir de se protéger du pouvoir absolu qu'un blanc s'octroie sur son corps, ne fait pas du noir une victime. Il affirme que les impulsions que la haine raciste provoque, chaque noir a à s'en faire le responsable. Et c'est à l'adresse de son fils qu'il écrit : « Ta grand-mère ne m'apprenait pas comment me comporter en classe. Elle m'apprenait comment

questionner sans cesse le sujet qui m'inspirait le plus de sympathie et me faisait le plus réfléchir, c'est-à-dire moi-même. C'était ça la leçon : je n'étais pas innocent. Mes impulsions n'étaient guidées par aucune vertu infallible. Et sachant que j'étais ni plus ni moins humain que les autres, cette leçon était forcément valable pour tous les êtres humains. »⁶

Pour extraire le corps noir de sa réduction à un objet-paria, T.-N. Coates fait très tôt le choix de l'écriture en lui donnant pour « phare »⁷ ses peurs, ses inquiétudes et ses vertiges intellectuels. Partant d'abord de ses propres impulsions ressenties comme une brûlure intérieure, il s'arme de l'Autre de sa culture noire et écrit sans équivoque le rejet haineux de l'être de l'Autre. Nouant sa propre jouissance mortifère consumant son corps libidinal à sa passion des livres – ceux de son père, chef local des Black-Panthers, ceux de son grand-père sur l'histoire et les cultures noires, ceux de ses études d'Histoire à l'université Howard –, il parvient à se déprendre du réel de la haine raciste et à l'enserrer.

T.-N. Coates trouve dans sa nécessité d'interroger « l'origine du gouffre »⁸ haineux de quoi « ennoblir [...] ce vide, cet inconnu, cette douleur, ce questionnement »⁹. Les poètes en place de sujet supposé savoir essentiel, il centre sa question sur son corps jouissant et élucubre un savoir capable de secouer le rêve d'être blanc et d'extraire le corps noir hors des slogans injurieux, pour lui donner « de la couleur et de la texture »¹⁰ : « Bien mieux que toutes mes allitérations sur les fusils, les révolutions ou les hymnes à la gloire des dynasties perdues de l'Antiquité africaine [...] la poésie, ça consistait à analyser mes réflexions jusqu'à ce que les scories du raisonnement disparaissent pour laisser place aux vérités froides et brutales de la vie. »¹¹ Extraire le corps noir de sa réduction à l'objet vulnérable du rêve d'un Autre implique, non seulement, de refuser l'idée de se faire l'objet du rêve d'un Autre mais, plus radicalement, de refuser l'idée même du rêve pour soi-même. Il s'agit de garder sa lucidité face au réel, sans s'en extraire. « Mais peut-être étais-je moi aussi capable de pillage [...]. Peut-être que je l'avais déjà fait. La haine donne une identité. Le nègre, la pédale, la salope illuminent [...] de manière ostensible ce que nous ne sommes pas [...]. Nous attribuons des noms aux étrangers que nous haïssons et nous nous trouvons dès lors confirmés dans notre appartenance à la tribu. »¹² Il s'agit d'écarter avec force toute certitude identitaire, toute « idée réconfortante d'une loi divine ou de contes de fées fondés sur un sens implacable de la justice »¹³ et toute victimisation sacrificielle, pour se faire résolument responsable de la jouissance de son corps « d'une manière inconnue des autres »¹⁴.

Jouir de son propre corps passe, pour T.-N. Coates, par l'écriture résolument orientée par le réel le plus trouble et le plus inconnu de l'Autre. Parce que pour lui, noir américain, la matérialité du corps s'impose quand une balle le traverse, son choix d'écriture est de dénoncer le racisme contre les noirs du rêve blanc américain en mettant son propre corps dans le coup. Avec cet usage singulier de son corps de jouissance, il parvient à « *subir, pâtir le moins possible* »¹⁵ du réel qui le pousse à écrire. Avec *Une colère noire. Lettre à mon fils*, T.-N. Coates, écrivain noir engagé, pose un acte qui introduit la part de corps nécessaire pour ne pas mentir sur le réel et pour jouir de la vie.

- ¹ Coates T.-N., *Une colère noire. Lettre à mon fils*, trad. de l'anglais (*Between the world and me*, 2015) par T. Chaumont, préface d'A. Mabanckou, Paris, Autrement, 2016, p. 151. L'ouvrage a reçu le National Book Award en 2015.
- ² Mabanckou A., préface à *Une colère noire*, *op. cit.*, p. 10.
- ³ Coates T.-N., *Une colère noire. Lettre à mon fils*, *op. cit.*, p. 21.
- ⁴ *Ibid.*, p. 36.
- ⁵ *Ibid.*, p. 37.
- ⁶ *Ibid.*, p. 51.
- ⁷ *Ibid.*, p. 78.
- ⁸ *Ibid.*, p. 73.
- ⁹ *Ibid.*, p. 75.
- ¹⁰ *Ibid.*, p. 77.
- ¹¹ *Ibid.*, p. 77.
- ¹² *Ibid.*, p. 87.
- ¹³ *Ibid.*, p. 99.
- ¹⁴ *Ibid.*, p. 100.
- ¹⁵ Miller J.-A., « En-deçà de l'inconscient », *La Cause du Désir*, n° 91, ECF-Navarin, 2015, p. 105. « [le principe de plaisir...] Ce principe animal, ce principe acéphale, si on le définit seulement comme *subir*, *pâtir le moins possible*, ce principe dont Lacan dit que « ça ne cesse pas un instant » est vraiment la seule loi qu'il reconnaisse à l'étage de l'Un, la seule loi qu'il reconnaisse à l'étage du sinthome. »

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ **Erreur ! La référence de lien hypertexte est incorrecte.** ▫ [liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf](#) ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-ugbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• **À l'attention des auteurs**

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pagueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : **à la fin** du texte, police 10 •

• **À l'attention des auteurs & éditeurs**

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.

